

L'histoire de Vasile Alecsandri

Parents du XVI^e siècle, enfants du XIX^e siècle

« Mon cher petit Vasiliică, je t'embrasse tendrement. » Ainsi commencent les lettres d'Elena Alecsandri adressées à son fils Vasile, parti étudier à Paris en 1834. Nous sommes aux prémices de l'époque moderne, dans la première moitié du XIX^e siècle, au moment où de nombreux boyards roumains envoient leurs enfants dans les grandes écoles occidentales, à Munich, Heidelberg et surtout Paris. En ces temps-là, d'une certaine façon, tous les chemins mènent à Paris. Aussi longs et tortueux soient-ils, et toujours éprouvants, faute de chemins de fer. Vasile Alecsandri, encore adolescent, met plus de vingt jours avant de rejoindre pour la première fois de sa vie Paris, une ville où il retournera souvent, par plaisir ou nécessité, en exil puis pour diverses missions diplomatiques. En 1834, après un trajet qui lui a semblé interminable, il est ébloui par la grande ville. Nicolae Petraşcu, l'un de ses premiers biographes qui l'a d'ailleurs connu, ne trouve même pas les mots pour décrire la réaction du petit Alecsandri arrivé dans la ville où il allait poursuivre ses études : « Il faudrait avoir entendu le poète raconter pour se faire une idée de l'impression extraordinaire produite par Paris, avec ses monuments immenses et sa vie foisonnante, sur l'âme d'un enfant venant tout droit du fin fond de la Moldavie. »

Les boyards éclairés encouragent leurs fils à étudier à Paris, mais aussi à voyager à travers l'Europe. En Europe, ils allaient être influencés par les idées révolutionnaires, idées de changement et de modernité qu'ils allaient également importer dans les Principautés roumaines. Les jeunes de la génération de 1848 – les quarante-huitards, comme on allait les appeler –, nés vers 1820, sont dans une égale mesure des esprits européens, ouverts à la nouveauté, et de grands patriotes. En fait, ce sont de grands patriotes parce que ce sont des esprits européens. C'est d'Europe qu'ils ramènent des idées progressistes, parmi lesquelles celle d'État-nation. Ils aiment passionnément leur pays et plaident pour l'Union [des principautés de Moldavie et de Valachie] auprès des grandes chancelleries européennes. Ils ont la vocation de la diplomatie et l'intelligence politique, et réussissent à faire reconnaître l'Union en 1859 puis à trouver un souverain étranger, amené au pays en secret et installé sur

le trône du jeune État, qui obtiendra son indépendance en 1877. C'est de cette génération que fait partie Vasile Alecsandri. Il naît à Bacău en 1821 « du mariage de Vasile Alecsandri, grand commandant des armées, et de son épouse Elena, née Cozoni, et [est] baptisé chrétiennement selon le rite oriental » comme l'indique l'attestation que lui délivrera le conseil administratif de Moldavie en vue de son voyage d'études. Il passe son enfance à Iași et à Mircești où son père a acheté un domaine. Mircești sera son refuge durant toute sa vie, même si diverses tâches politiques ou diplomatiques le conduisent régulièrement à Bucarest ou à travers l'Europe et même s'il voyage souvent pour son propre plaisir. C'est à Mircești qu'il écrira la plus grande partie de son œuvre littéraire.

Le jeune Vasile Alecsandri a d'abord étudié avec un professeur grec et avec le moine Gherman du Maramureș puis, plus tard, à Iași, au pensionnat français Victor Cuénin, où il s'est lié d'amitié avec Mihail Kogălniceanu¹ et Matei Millo, l'acteur pour lequel il créera plus tard le personnage de Chirița, la rombière éprise de modernité, par l'intermédiaire de laquelle il se moque de la bourgeoisie francisée et superficielle. Regardons le portrait de la famille Alecsandri peint en 1837 par l'Italien Niccolo Livaditti, à qui l'on doit l'image du boyard moldave du XIX^e siècle. Il était de bon ton que le beau monde de Iași ait des tableaux de famille ou des portraits réalisés par cet Italien qui a vécu un quart de siècle dans cette ville. Sur le portrait, le père, le grand commandant Vasile Alecsandri, la mère, Elena Alecsandri, la fille Catinca et le benjamin de la famille, Iancu, nous regardent. Vasile Alecsandri, qui avait alors 16 ans, n'y figure pas. Il est à Paris pour ses études depuis trois ans. On voit dans ce portrait de famille le mélange d'Orient et d'Occident propre à l'époque. Le grand commandant est habillé à la mode orientale, d'un cafetan, long habit arrivant aux chevilles, de couleur brique, retenu par une ceinture à l'indienne, par-dessus lequel il porte un manteau bleu, un long habit en laine tombant également au niveau des chevilles, bordé d'une fourrure précieuse. Pourtant il ne porte ni *ișlic*, ni *kalpak* sur la tête, comme l'aurait fait un boyard qui aurait scrupuleusement respecté la mode orientale. L'*ișlic* était un bonnet de fourrure ou de feutre, de forme sphérique, de dimension impressionnante, qui semblait particulièrement laid et cocasse aux voyageurs étrangers. « Le redoutable chapeau en forme de citrouille ou de poire renversée était si imposant que deux boyards de premier rang – la taille du kalpak était proportionnelle au rang du personnage – ne pouvaient se tenir côte à côte dans la même

¹ Mihail Kogălniceanu (1817-1891) est l'une des grandes figures de la renaissance culturelle roumaine, historien, juriste et homme d'État roumain. Président du Conseil des ministres des Principautés unies de Moldavie et de Valachie de 1863 à 1865 ((NdT).

calèche sans se découvrir la tête », nous explique Neagu Djuvara². Ainsi, le boyard Alecsandri renonce à cet objet vestimentaire et il porte même des chaussures noires européennes et non des babouches en cuir jaune, conformément aux coutumes orientales. Les femmes ont été les premières à délaissier les habits orientaux pour de coquettes robes européennes, parce que « vous savez que les femmes marchent toujours les premières dans la route de la civilisation »³, comme le note galamment le politicien français Saint-Marc Girardin, voyageant dans les Pays roumains aux alentours de 1830. Sur le portrait de la famille Alecsandri, nous voyons Elena, la femme du grand commandant et mère du futur écrivain, corsetée dans une élégante robe de soie azur, aux manches amples et au large décolleté qui laisse ses épaules découvertes. Derrière elle se tient Catinca, la grande sœur de Vasile, assise au piano, vêtue d'une robe de soie orange. Les deux femmes coiffées en style Biedermeier semblent, curieusement, du même âge. Derrière le boyard Alecsandri se trouve le benjamin de la famille, Iancu, habillé, toujours selon les usages de l'époque, en uniforme militaire. Le mélange d'Orient et d'Occident sur le portrait de la famille Alecsandri pouvait se voir quotidiennement dans les rues et ruelles de Iași à cette époque. Les voyageurs étrangers sont souvent surpris du mélange spectaculaire de tenues traditionnelles « à la turque » et de mode occidentale. Le passé et le présent, l'ancien et le nouveau s'entremêlent à vue d'œil au niveau vestimentaire mais aussi dans les écrits de l'époque, comme en témoigne le mélange d'alphabet cyrillique et d'alphabet latin. Les anciens écrivaient le roumain en caractères cyrilliques alors que les jeunes adoptent les lettres latines et écrivent souvent leurs lettres en français.

Adela Greceanu, *Povestea lui Vasile Alecsandri (L'Histoire de Vasile Alecsandri)*, Editura Muzeelor Literare Iași, 2018

Traduit du roumain par Guillaume Balout, Jeanne Eveno et Sabina Caramizaru, étudiants en roumain à l'Inalco, Paris, sous la coordination de Cécile Folschweiller.

² Neagu Djuvara (1916-2018), historien et diplomate roumain et français (NdT).

³ Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyages et d'études*, Amyot, Paris, 1852, p. 281 (NdT).